

## Dignité de l'homme et bouleversements cosmologiques

(Séminaire de bioéthique sur *La dignité de l'homme*  
Woluwé, 17 février 2004)

### I. Introduction

D'emblée, il m'importe de reconnaître que ma présence parmi vous peut, à juste titre, apparaître pour le moins paradoxale, car je suis un historien et un philosophe des sciences exactes dont les travaux portent, d'une part, sur l'histoire de la cosmologie et des représentations du monde, et ce grosso modo depuis Aristote et Platon jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, et, d'autre part, sur l'école épistémologique française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire sur des auteurs tels que Pierre Duhem, Henri Poincaré ou Alexandre Koyré qui se sont, pour l'essentiel, proposés de circonscrire l'objectif des théories physiques. Vous en conviendrez, il est difficile de percevoir ce qu'un spécialiste de la cosmologie pré-newtonienne et de la philosophie des sciences du XIX<sup>e</sup> siècle pourrait, éventuellement, apporter à des professionnels de la santé du XXI<sup>e</sup> siècle, préoccupés par l'impact des technologies médicales modernes sur notre conception de l'homme et de ce qui fait sa dignité. Si le professeur Michel Dupuis a néanmoins pris le risque d'organiser cette rencontre, c'est, je pense, parce qu'il lui a semblé opportun de prendre, l'espace d'un instant, du recul par rapport à la crise que nous traversons, non sans difficultés, pour jeter un regard rétrospectif vers les crises similaires que nous avons déjà traversées. Peut-être en effet, celles-ci pourront-elles nous aider à comprendre celle-là.

Effectivement, ce n'est pas la première fois que les discours philosophiques et religieux sur la nature et la dignité de l'homme se voient, soudainement, interrogés, ébranlés, voire bouleversés par les avancées de la science. À cette différence près que, de nos jours, la discipline scientifique qui est au cœur d'une telle remise en question est bien sûr la médecine, par toutes les interrogations bioéthiques qu'elle ne cesse de nous poser, voire de nous imposer, alors que, dans le passé, la science qui, avec tout autant de virulence, posait problème, c'était précisément la cosmologie. C'est ce qui fait qu'un historien de la cosmologie attentif à son temps peut sans doute, à sa mesure bien sûr, prendre part aux débats contemporains sur la dignité de l'homme, fort de son étude des débats qui, naguère, se sont produits à l'occasion de l'apparition de nouvelles théories astronomiques. Tenter d'éclairer le défi lancé par la médecine moderne à la question de la dignité de l'homme à partir de celui qu'avait précédemment suscité la cosmologie copernicienne sera donc l'objectif de cette intervention, objectif que je sais déjà ne pas pouvoir tenir, sauf à compter sur votre aide, vos remarques et vos réactions !

Pour clore cette brève introduction et avant d'aborder un sujet qui, inévitablement, monopolise les convictions personnelles de tout un chacun, il me semble encore nécessaire de vous préciser le lieu d'où, pour ma part, je parle. Pour le dire brièvement, j'essaie de naviguer entre le dogmatisme et le relativisme, entre une science idolâtrée et une science déshonorée,

aussi mes travaux ont-ils toujours été animés par le souci constant de rappeler, avec Blaise Pascal, que l'homme est fait pour la recherche de la vérité, mais non pour sa possession.

## II. Exposé

Depuis la pensée grecque et jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, les principaux critères utilisés pour déterminer l'importance de l'homme au sein de l'univers semblent avoir été, par importance décroissante, la position, l'état de repos ou de mouvement et enfin la grandeur de la planète sur laquelle il vit. Au sein du géocentrisme, ces critères prirent, vingt siècles durant, les valeurs suivantes : centralité, immobilité et grandeur relative de la Terre. Or la révolution copernicienne qui, en 1543, nous fait passer du géocentrisme à l'héliocentrisme, est venue perturber chacun de ces trois « marqueurs » traditionnels, puisqu'elle décentralise notre planète, la fait se mouvoir autour du Soleil, et diminue sa grandeur relative en augmentant considérablement celle de l'univers. En changeant l'ordre du monde, l'héliocentrisme a donc eu pour effet de remettre en question tous les discours tenus à partir de ces données scientifiques qui, jusqu'à Copernic, paraissaient devoir, de manière immuable, marquer l'importance et la dignité de l'homme.

Quelles furent donc les conséquences de ce bouleversement, de cette remise à plat provoquée par l'introduction de cette nouvelle théorie cosmologique ? Selon l'interprétation traditionnelle, universellement répandue, en lui retirant la position centrale, et donc privilégiée, qui était la sienne dans le géocentrisme, en le reléguant sur une planète analogue aux autres et occupant une place quelconque à l'intérieur du système solaire, en le privant de son auguste immobilité pour le faire tourner sur une vulgaire toupie, en réduisant finalement sa demeure à la taille d'un grain de sable jeté dans l'infinité des espaces cosmiques, Copernic aurait, une première fois, humilié l'homme, comme le feront à nouveau plus tard Darwin, en lui apprenant qu'il ne constitue qu'une espèce parmi d'autres, et Freud, en lui révélant cette fois qu'il n'est même pas maître de lui-même. Avec l'œuvre du chanoine polonais, le progrès de la cosmologie aurait donc *imposé* à l'homme sa dévalorisation et la perte de sa dignité, tout comme, pourrions-nous dire, l'avancée des techniques médicales modernes serait en passe d'*imposer* une nouvelle définition de l'homme et de ce qui fait son humanité.

Prenons garde toutefois que cette interprétation traditionnelle, que vous pourrez trouver dans n'importe quel livre, est idéologiquement marquée, historiquement fautive, et pour tout dire ignorante des critères qui marquent réellement la grandeur de l'homme.

\* \* \*

Élaborée entre 1835 et 1925 par Auguste Comte (1798-1857), Ernst Haeckel (1834-1919) et Sigmund Freud (1856-1939), cette interprétation est tout d'abord idéologiquement marquée dans la mesure où elle se développe conformément à l'esprit scientifique et positiviste de son temps. Il suffit d'ailleurs de lire Auguste Comte pour découvrir à quel point sa lecture du geste copernicien est guidée par une motivation idéologique.

Pour Comte en effet, tout comme pour Laplace, la dignité chrétienne de l'homme s'identifie à sa position centrale au sein du cosmos – ce que nous nommerons l'*anthropocentrisme*, à savoir la valorisation de l'homme sur base de sa centralité physique. Quant à son statut de but ultime de l'univers – ce que nous nommerons l'*anthropofinalisme*, à

savoir l'homme comme fin de la création –, il est également présenté par le Père du positivisme comme tributaire de la centralité géocentrique de notre demeure, puisque, nous dit-il, si l'homme est immobile au milieu de l'univers, il a le droit de se regarder comme le principal objet des soins de la nature, alors que s'il navigue au contraire, sans but et sans raison, au sein des espaces cosmiques, il ne peut plus s'accorder un tel privilège. Or, poursuit Comte, il se fait que la dignité chrétienne de l'homme et que son statut de but ultime de la création sont à la base de tout l'édifice théologique. Et comme l'héliocentrisme nous interdit dorénavant de nourrir de telles considérations anthropocentristes et anthropofinalistes, c'est tout l'édifice théologique traditionnel qui s'en trouve inéluctablement détruit.

Il y a donc, pour le Père du positivisme, une opposition directe et inévitable entre la nouvelle théorie astronomique et les croyances théologiques, car celles-ci ont été fondées sur la conviction que l'univers a été ordonné pour l'homme. Or cette conviction ne peut survivre à la prise de conscience, grâce à l'héliocentrisme, du caractère subalterne de l'astre que nous habitons. En conséquence, l'héliocentrisme, en condamnant cette conviction, a également sapé par sa base l'édifice entier de la religion.

Dans un monde héliocentrique, désormais conscient de la position réelle de sa demeure dans l'univers, l'homme ne peut donc plus s'illusionner en pensant que tout a été fait pour lui (anthropofinalisme) ni en s'octroyant une importance prépondérante dans l'univers (anthropocentrisme). Mais Comte ne saurait en rester à un résultat aussi négatif : désireux de satisfaire encore plus complètement les besoins fondamentaux de la nature humaine, il nous invite à substituer à ces « illusions puérides » la prise de conscience de notre véritable dignité. Intellectuelle et non plus spatiale, celle-ci se manifeste dans le fait que nous avons été en mesure d'arriver à la connaissance du mouvement de la Terre malgré les nombreux obstacles qui s'opposaient à cette acquisition.

Par ce propos, le Père du positivisme opère rien de moins que la substitution pure et simple d'un nouveau critère de dignité à celui qui était traditionnellement de mise, substitution qu'il nous présente comme nécessaire et avantageuse. Nécessaire, car l'instauration de l'héliocentrisme n'aurait plus permis une valorisation de l'homme à partir de sa position spatiale dans le cosmos. Avantageuse, car avec cette nouvelle dignité, il ne s'agit plus de « jouir, avec une inertie stupide, des faveurs de notre destinée », c'est-à-dire de la centralité qui nous a été accordée au sein de l'univers, mais bien de « nous glorifier justement des avantages que nous sommes parvenus à nous procurer grâce aux connaissances que nous avons fini par acquérir ». Bref, avec Comte, sa dignité, l'homme ne la reçoit plus passivement, mais activement, il la conquiert lui-même. Et tel était bien le but inavoué de l'opération : substituer à une dignité qui se reçoit d'un Autre une dignité que, par autosuffisance, le Moi se donne !

Quitte à faire une petite diversion, je souhaiterais quelque peu insister sur cette substitution immédiate, qui marque à quel point l'homme reste un animal symbolique, et sur cette auto-donation, qui me paraît caractéristique de notre modernité. Pour ce faire, je prendrai l'exemple du mécanisme. La pensée antique et médiévale avait admis l'image d'un univers non seulement créé pour l'homme, mais encore structurellement semblable ou analogue à l'homme, ainsi qu'en témoigne la doctrine de l'analogie du microcosme et du macrocosme qui donnait lieu à des lectures anthropomorphiques de la nature. En se référant continuellement à des horloges et à des automates, en accordant une valeur identique à toutes les parties constituantes de cette grande machine qu'est l'univers, le mécanisme a mis fin à

toute perspective anthropofinaliste, anthropocentrique, anthropomorphique ou même plus simplement symbolique.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne peut se passer ni du symbolique ni d'une réflexion sur ce qui fait sa dignité. Aussi au moment même où les partisans du mécanisme récusent la symbolique cosmologique et renoncent à trouver la dignité de l'homme dans le fait qu'il est au centre du monde ou qu'il est le but de la Création, ils se la donnent néanmoins en tant que maître et possesseur de la nature, de sorte qu'on pourrait parler ici d'*anthropotechnisme*, soit la révélation de la domination de l'homme sur la nature manifestée par sa maîtrise technique. Comme chez Comte, nous retrouvons donc la nécessité impérieuse de pouvoir disposer immédiatement d'un nouveau critère d'excellence. Comme chez Comte encore, nous retrouvons également un critère que l'homme se donne. Qu'au sein du mécanisme, la dignité de l'homme résulte de sa maîtrise du monde, n'est pas, en soi, le point important, car après tout la Genèse nous avait déjà institués comme maîtres du monde sublunaire. Mais ce que je voudrais souligner, c'est que dorénavant ce qui se prête à une lecture symbolique et ce qui fait notre dignité n'est plus quelque chose qui nous est donné ou, du moins, qui nous est extérieur (comme les astres, notre station droite, notre position particulière au sein du système solaire, où les paroles de la Bible nous instituant comme les maîtres de ce bas monde), mais quelque chose que nous nous sommes donnés : en l'occurrence la technique ! Sans pouvoir développer cette idée, il me semble qu'il s'agit là d'un bouleversement majeur typique de notre modernité : après avoir idolâtré les astres et donc avoir commis l'erreur de nous arrêter aux créatures au lieu de remonter jusqu'au Créateur, nous en sommes venus à idolâtrer nos propres créatures : soit, chez Comte et Laplace, nos productions intellectuelles, soit, dans le mécanisme, nos productions techniques. Or cette auto-donation, cette auto-suffisance présente l'inconvénient de nous refermer sur nous-mêmes, puisqu'au lieu de nous ouvrir sur l'extérieur et de tirer notre dignité de quelqu'un ou de quelque chose d'autre, nous la trouvons désormais dans ce qu'il y a de plus assuré, dans ce que nous maîtrisons le mieux, dans ce qui nous est le moins étranger, à savoir nos propres productions !

Pour en revenir à Comte, il va sans dire que cette substitution de critère d'excellence n'était aucunement requise par la révolution copernicienne, qu'il n'était pas nécessaire d'abandonner le critère spatial (il suffisait simplement, et cela fut fait, de le réajuster) et qu'il n'était pas davantage indispensable d'adopter, en lieu et place, le critère spécifiquement proposé par Comte. Aussi l'avancée de la science nous semble ici servir de prétexte pour une révolution idéologique qu'elle ne demande pas, mais qui, comme c'est souvent le cas, se trouve néanmoins imposée en son nom.

\* \* \*

Idéologiquement marquée, cette interprétation traditionnelle est également historiquement fautive, tant dans sa compréhension du géocentrisme que dans sa perception de l'héliocentrisme. En effet, elle assimile indûment le géocentrisme à une valorisation de l'homme basée sur sa situation au centre du monde et l'héliocentrisme à sa dévalorisation consécutive à la perte de cette glorieuse position. Dans le temps qu'il m'est imparti, il me sera impossible de vous dérouler la démonstration de cette double erreur, d'autant plus qu'elle suppose de nombreux recours textuels. Aussi je m'attacherai seulement à vous faire sentir que, tout en se sachant physiquement au centre du monde, l'homme antique s'est perçu comme étant, symboliquement, tout en bas du monde, tout au bout du monde, tant et si bien qu'il n'a pu tirer aucun avantage de la centralité physique qui était pourtant la sienne.

En effet, loin de s'articuler autour des notions de centre et de périphérie, le cosmos géocentrique se lit, de haut en bas, selon un axe vertical qui est aussi une échelle de valeur : depuis l'empyrée et le premier moteur, situés hors du monde ou du moins dans le monde divin, nous accédons à la sphère des étoiles fixes, la plus prestigieuse du monde céleste, puis nous traversons les sept sphères planétaires avec, au milieu, le Soleil, pour pénétrer ensuite dans le monde sublunaire avec sa hiérarchie des quatre éléments (feu, air, eau, terre), jusqu'à rencontrer, tout en bas, la Terre et finalement l'Enfer au centre du monde. Le long de cet axe, la dignité des corps est directement proportionnelle à leur proximité par rapport à la voûte céleste et à leur éloignement par rapport au centre du monde. Dans ces conditions, la centralité, c'est l'éloignement ; l'éloignement, c'est la bassesse et la bassesse extrême, c'est assurément le lieu le plus adéquat pour abriter l'Enfer. Aussi pour figurer de manière imagée le monde géocentrique tel qu'il était symboliquement vécu par les Anciens, il convient, dans un premier temps, de couper en deux les représentations traditionnelles, afin de faire ressortir la verticalité qui se déploie depuis la sphère des fixes jusqu'à la Terre, et, dans un second temps, d'inverser la courbure des orbites, afin de rendre manifeste que notre planète se trouve non seulement tout en bas, mais encore aux confins du monde et que, dans ce système, tout conduit en réalité vers le haut comme vers le point central du cosmos. L'ordre physique, malencontreusement centré sur l'Enfer, étant radicalement opposé à l'ordre symbolique, centré lui sur la divinité, en inversant le monde physique, nous l'avons donc, d'un point de vue symbolique, tout simplement remis à l'endroit ! Bref, le géocentrisme, qui nous est toujours présenté par l'interprétation traditionnelle comme un anthropocentrisme, est en réalité un christocentrisme, voire un héliocentrisme, tout comme il est manifestement un anthropopériphérisme.

En proposant une vision coupée et inversée des représentations canoniques, nous avons fait preuve, nous ne l'ignorons pas, d'une certaine audace. À défaut de pouvoir justifier ces opérations en recourant à des textes, cela nous prendrait trop de temps, nous ferons remarquer que ces opérations de découpage et d'inversion ne font que transcrire, rationnellement et systématiquement, ce qui se donne à voir dans bien des illustrations du géocentrisme.

En effet, la coupure que nous avons effectuée, la mise en évidence de la verticalité au détriment de la centralité que nous avons opérée, se rencontre dans cette représentation inhabituelle du monde sous la forme d'un oignon, issue d'un livre de Michel Scot du XIV<sup>e</sup> siècle, dans cette représentation du monde sous la forme d'une succession de strates horizontales, issue du *Livre de la nature* de Konrad von Megenberg (1481), dans le traité anonyme sur la destinée de l'âme (début du XII<sup>e</sup> siècle), où le cosmos est tout simplement présenté comme une échelle, ou enfin dans cette illustration de 1447 qui, pour accentuer la verticalité du cosmos, le présente de manière inédite sous la forme d'un empilement de cercles qui s'élargissent au fur et à mesure de l'ascension mystique, afin de souligner la dignité croissante des cercles rencontrés.

Nous remarquerons cependant que toutes les illustrations que je viens de vous présenter n'ont pu mettre en évidence cette verticalité du cosmos qu'en ignorant plus ou moins délibérément sa sphéricité. Plus astucieuse est cette illustration d'un livre de Jean de Sacrobosco qui réussit à combiner ces deux caractéristiques que sont la verticalité et la sphéricité en faisant se rejoindre toutes les orbites sous la Terre, tant et si bien que celle-ci, tout en figurant au sein d'un schéma globalement sphérique, peut néanmoins être positionnée tout en bas du monde.

Quant à l'inversion de la courbure des orbites, elle se rencontre, par exemple dans cette enluminure attribuée à Simon Marmion, le « maître des couleurs » (troisième quart du XV<sup>e</sup> siècle) ou dans cette célèbre illustration issue du *Livre du ciel et du monde* (XV<sup>e</sup> siècle) de Nicole Oresme. Dans cette miniature, les cercles concentriques des sept corps célestes et de la sphère des fixes entourent Dieu le Père et non la Terre qui est représentée dans la partie inférieure par une bande verte et rouge. Tout en sachant bien que, astronomiquement, c'est la Terre qui occupe la place centrale du cosmos, l'artiste a voulu montrer que, symboliquement, c'est Dieu qui est véritablement au centre du monde et que s'est vers Lui que se tourne toute la création.

\* \* \*

Idéologiquement marquée, historiquement fautive, l'interprétation traditionnelle méconnaît encore quels sont, au sein du géocentrisme, les véritables critères de la dignité humaine parmi lesquels, nous le savons maintenant, ne figure donc pas la centralité.

Au sein de la tradition platonicienne, c'est la station droite de l'homme – à savoir des yeux disposés de façon telle, sur un corps droit et un cou flexible, qu'ils puissent se tourner aisément vers le ciel – qui constitue sa spécificité et qui marque son éminente dignité. Alors que les bêtes adoptent une posture horizontale et ont, de ce fait, le regard tourné vers la terre, alors que les plantes jouissent, comme nous, d'une véritable verticalité mais qui les amènent à enfoncer leur tête dans les profondeurs de la terre, seul l'homme jouit effectivement d'une verticalité correctement orientée, qui l'établit comme une plante céleste et non point terrestre. Ce trait distinctif de l'homme est également ce qui établit sa dignité : cette station droite est le témoignage de son origine céleste, l'indice de l'immortalité et de la divinité de son âme, et ce qui lui permet de mener une vie conforme à sa nature grâce à l'imitation des régularités cosmiques. Reprise au sein du christianisme, cette spécificité sera enrichie de nouvelles significations : le regard tourné vers les étoiles permettra à l'homme de prendre conscience de l'existence du Créateur supposé par un monde si beau et si ordonné, il constituera un moyen pour détourner les chrétiens des idoles terrestres sans pour autant qu'ils ne versent dans l'idolâtrie astrale, il manifestera enfin le parfait accord qui existe entre le corps de l'homme, qui oriente naturellement son regard vers le ciel étoilé, son âme raisonnable, qui est appelée à se hausser vers les réalités spirituelles, et le monde lui-même, qui, s'offrant en cercle tout autour de lui, s'est disposé de manière à ce qu'il puisse contempler aisément le spectacle cosmique.

Avec la station droite comme critère établissant la dignité de l'homme, l'anthropologie rejoint donc parfaitement la cosmologie puisque l'une et l'autre sont gouvernées par la verticalité et, au sein de celle-ci, par une commune valorisation du haut. Aussi, tout comme la Terre ne pourrait que gagner en dignité en quittant le monde sublunaire auquel elle appartient, l'homme tire sa dignité de son origine et de sa destinée célestes et du fait qu'il peut, d'ores et déjà, s'arracher de ce monde sublunaire par la vision et la pensée.

Si nous nous tournons maintenant plus particulièrement vers la tradition chrétienne dans ce qu'elle a de spécifiquement original, à savoir la notion de création *ex nihilo*, nous découvrirons une conception de la dignité humaine qui ne s'établit plus seulement selon le registre de la verticalité, comme précédemment, mais aussi et même surtout selon le registre

de la finalité, à savoir l'idée que tout le monde visible a été créé pour l'homme, étant bien entendu que l'homme, lui, a été créé pour Dieu.

Remarquons à cette occasion la supériorité des critères platonicien et chrétien qui conduisent directement jusqu'à l'homme, alors que le critère de la centralité, lui, ne nous amène qu'à valoriser la Terre dans son ensemble ou, pire encore, les Enfers qui, eux, sont vraiment au centre de cette Terre qui est elle-même au centre de l'Univers. Aussi l'apologète juif Saadia Gaon, le seul auteur que nous ayons identifié comme recourant à la centralité de la Terre pour fonder sur cette base un anthropofinalisme, est-il amené, pour arriver jusqu'à l'homme, à plusieurs changements de critères : une fois arrivé sur Terre, il nous fait abandonner le critère de la centralité pour ajouter d'abord celui de la vie, qui permet d'éliminer les éléments, puis celui de la rationalité, qui exclut les animaux. Sans la prise en compte de ces deux critères supplémentaires, il n'aurait pu conclure qu'à la plus grande valeur de la Terre elle-même et non pas à celle de l'homme en tant que tel.

Il apparaît en tout cas que, contrairement aux propos tenus par le Père du positivisme, les dignités platonicienne ou chrétienne de l'homme ne présupposent, ni explicitement ni logiquement, la centralité de la Terre et que donc la perte de cette centralité, consécutive à l'héliocentrisme, n'est pas la perte de cette dignité.

Ce n'est pas à dire que la centralité terrestre n'ait eu aucune importance, mais loin de constituer en elle-même un critère de dignité, elle apparaît plus modestement comme venant renforcer, psychologiquement sinon logiquement, ces deux véritables critères de dignité que sont la verticalité et la finalité. En effet, tout semble avoir été prévu pour que l'homme puisse se comporter conformément à sa verticalité, et ce aussi bien du côté de l'homme, ainsi que l'atteste son corps droit surmonté d'un coup flexible, que du côté du monde lui-même, comme le révèle la centralité qu'il nous a accordé et qui est propre à favoriser la contemplation, tout autour de nous, de l'admirable théâtre mondain. La centralité est ainsi mise au service de la verticalité. Mais se voir immobile au centre du monde, c'est aussi être en situation de pouvoir se dire que, tout majestueux soient-ils, Soleil et Lune sont néanmoins astreints à se mouvoir autour de nous et pour nous. Prendre conscience que la centralité terrestre établit notre demeure comme une sorte de foyer où sont appelés à converger et à se concentrer les bénéfiques influences célestes, ce qui ne se produit en aucun autre lieu de l'univers, c'est également reconnaître l'extrême prévenance que nous porte le monde. La centralité est donc également mise au service de la finalité.

Les critères traditionnels qui servent à apprécier la valeur de l'homme sont, avons-nous dit, la position, l'état de repos ou de mouvement et enfin la grandeur de la Terre. En traitant jusqu'ici de la centralité, nous avons vu ce qu'il en était pour le premier de ces critères. Permettez-moi de dire quelques mots sur le deuxième de ces critères. C'est bien sûr le repos qui est valorisé et non le mouvement, au nom du principe selon lequel doit se déplacer celui qui est en état de besoin, de manque, et non celui qui est rassasié. Aussi l'état de repos de la Terre dans le géocentrisme est ressenti non seulement comme un privilège, mais encore comme une marque de la dignité de l'homme en tant que but ultime de la Création. En effet, le raisonnement mis en œuvre est le suivant : si le Soleil, la Lune et les étoiles ont spécifiquement été institués pour éclairer la Terre, alors c'est à eux que revient l'obligation de faire tout ce qu'il convient pour remplir leur mission, c'est donc à eux, en l'occurrence, qu'incombe la corvée de se mouvoir. En revanche, si ces astres ont pour mission d'éclairer indistinctement tous les corps célestes qui les environnent, si la Terre ne jouit d'aucun

privilège dans cet ordre cosmique, alors c'est bien à cette dernière que revient la charge de se déplacer pour aller chercher la lumière dont elle a besoin. Or nous constatons que la Terre est au repos, donc les luminaires et les étoiles ont été créées pour elle. Mais me direz-vous, que deviendra ce raisonnement lorsque la Terre, avec l'héliocentrisme, sera elle-même mise en mouvement ? Ne sera-t-on pas condamné à en conclure, alors, que la Terre n'a aucun privilège et l'homme aucune dignité particulière ? Pas vraiment car, le texte de Pierre de Bérulle en témoigne, cet état de mouvement de la Terre sera compris comme manifestant que les planètes sont en mouvement continuels vers le Soleil comme le monde l'est vers Jésus. Nous avons dit que l'homme est une finalité au service d'une finalité plus haute, nous pourrions dire que l'état de repos de la Terre a mis en évidence la première partie de cet énoncé avant que sa mise en mouvement n'illustre la seconde partie de ce même énoncé. On constate sur cet exemple comment il est toujours possible d'interpréter symboliquement un fait scientifique dans le sens que l'on désire.

\* \* \*

En conclusion, tirant parti de la révolution copernicienne, Comte interprète le décentrement de la Terre qu'elle opère comme venant mettre fin, de manière inéluctable, à ces illusions puérides que sont la dignité chrétienne de l'homme et la conviction que l'univers a été créé pour lui, ce qui lui permet d'annoncer la fin de la religion et d'instaurer sa nouvelle dignité intellectuelle qui présente l'intérêt de ne plus se recevoir d'un Autre. La portée idéologique de son interprétation est donc patente. Cette interprétation est également historiquement fautive, puisqu'elle présuppose que le centre de l'univers a toujours été particulièrement honoré et que les Anciens ont donc tiré avantage de leur position, alors que, pour eux justement, le centre de l'univers constitue l'endroit le plus vil de celui-ci. Elle est enfin lacunaire, puisqu'elle prend pour seul critère de dignité la centralité, alors que la dignité platonicienne relève du registre de la verticalité quand la dignité chrétienne y ajoute le registre de la finalité, registres auxquels reste subordonnée la centralité.

### III. Conclusion

Pour finir, je voudrais, conformément à la perspective de ce séminaire, tenter de dégager quelques enseignements qui puissent éventuellement servir à éclairer la remise en question actuelle que provoque l'avancée des sciences contemporaines.

Tout d'abord, et pardonnez-moi pour la simplicité de ce propos, mais il me semble parfois nécessaire de le rappeler, la science n'est pas une instance existante et souveraine qui pourrait nous imposer telle ou telle conclusion philosophique ou religieuse. C'est l'homme qui fait la science et c'est encore l'homme qui, à sa guise, l'interprète. La déconstruction du discours d'Auguste Comte que nous avons opérée est, ici, tout à fait significative : rien de ce que, au nom de l'astronomie copernicienne, il croit pouvoir nous présenter comme nécessaire et inéluctable ne l'est ! Il convient donc d'être extrêmement prudent à l'égard de tous ces discours qui s'abritent derrière la science pour nous imposer certaines idéologies plus ou moins fondées.

Et si la science, en tant que telle, n'est pas à même de nous imposer de telles leçons, c'est d'abord parce qu'elle ne détermine pas de manière univoque les interprétations qui peuvent en être données, de sorte qu'une même découverte scientifique peut être l'objet d'interprétations symboliques divergentes voire contradictoires. Prenons par exemple la découverte de l'infinité

de l'univers : elle a réjoui Giordano Bruno, car celui-ci se sentait à l'étroit dans l'univers des Anciens et parce qu'il trouvait que Dieu serait d'autant plus magnifié que son empire serait plus grand. Kepler au contraire, comme nombre de ses contemporains, a éprouvé de l'effroi à l'idée d'un univers infini et a jugé cette idée incompatible avec la nécessaire harmonie qui doit exister au sein d'un monde créé par un divin Architecte.

S'il faut aussi prendre avec circonspection les interprétations que l'on croit pouvoir, à un moment donné, fournir de la science, c'est précisément parce que ces interprétations sont, par définition, contextuelles et qu'entre-temps, la science, elle, ne cesse de progresser. Prenons garde donc que ce que la science paraît aujourd'hui imposer, elle le récusera peut-être demain !

Enfin, s'il est si difficile de cerner adéquatement la portée symbolique des théories scientifiques, c'est parce que la science propose, quand l'homme dispose. Je veux dire par là que, même face à une découverte scientifique dont la signification philosophique semble assez manifeste et est de nature à provoquer une crise symbolique, philosophique ou spirituelle, l'homme, lorsqu'il le désire, inconsciemment bien sûr, parvient à « s'adapter » symboliquement à cette découverte. Dans ce cas, il revoit ses critères d'excellence ou révisé sa lecture de la théorie scientifique pour conserver l'interprétation symbolique qui lui convenait. Et puis, à d'autres moments, comme si l'homme ne voulait plus sauver l'ancienne interprétation, une théorie en apparence bien plus anodine provoque réellement un bouleversement symbolique. Je ne crois donc pas que c'est une théorie scientifique bien précise qui, immanquablement, à un moment donné, nous interdit de poursuivre la symbolique qui était de mise et nous oblige à une nouvelle interprétation symbolique, mais qu'il y a tout un contexte qui fait que, à un moment donné, un changement symbolique s'opère avec l'appui de la science, mais sans peut-être que celle-ci en soit la seule responsable.

Si la science se laisse aller à plusieurs interprétations symboliques différentes, si aucune de ces interprétations n'est de toute façon définitive puisque la science, ne cessant d'évoluer, donnera bientôt naissance à de nouvelles théories et donc à de nouvelles interprétations, ne serait-il pas plus sage de tout simplement renoncer à interpréter les avancées scientifiques ? En historien, je puis constater que l'homme n'a jamais su se résoudre à un tel renoncement et qu'il n'a jamais cessé d'interpréter la portée de ses recherches. Et je pense qu'il en est bien ainsi, car sur le long terme, ces défis lancés à la dignité de l'homme par certains progrès scientifiques se sont révélés, jusqu'ici, plutôt salutaires et nous ont permis d'approfondir nos conceptions en la matière. Ainsi en est-il de la découverte de l'héliocentrisme qui, au lieu de provoquer la destruction de tout l'édifice philosophico-religieux, comme se plaisait à l'annoncer Comte, a plutôt contribué à son approfondissement. En effet, grâce à Copernic, la nécessité spéculative pour l'homme d'occuper la place la plus grande et la plus centrale dans l'univers ne se fait plus sentir : on la tient désormais pour une notion primitive et enfantine. Grâce à lui, nous avons donc dépassé les critères d'excellence de jadis : plus personne n'évalue la valeur de l'homme en fonction de la position, de l'état de mouvement ou de la grandeur de sa planète, tant et si bien qu'il nous est même devenu difficile de concevoir à quel point ces préoccupations, qui nous font aujourd'hui tant sourire, étaient vraiment cruciales pour les Anciens.

Grâce à Copernic et à l'infinisisation de l'univers, nous avons donc été contraints d'abandonner les critères positionnels d'antan ; nous avons dû renoncer à la possibilité même

d'être situé. À vrai dire, nous sommes dorénavant où nous décidons d'être, nous avons gagné le droit de nous positionner à notre guise... mais qu'elle est difficile à assumer cette liberté-là ! Aussi nous ne songeons bien souvent qu'à nous en débarrasser, pour retrouver le confort d'un positionnement qui s'impose à nous. Nous continuons donc notre quête millénaire, mais nous le faisons en utilisant tout simplement d'autres critères. Comme il ne peut plus être question ni de centre ni de périphérie, ni de grandeur dans un monde spatialement infini, nous parlons de constitution chimique et de durée : l'homme n'est-il pas une merveille de la nature lorsqu'on le considère du point de vue de la complexité ? Loin d'être un élément anodin de l'Univers, n'est-il pas, selon la formulation forte du principe anthropique de la cosmologie, le résultat voulu de quinze milliards d'années d'évolution ? Si la dignité de l'homme, ou pour le dire autrement sa « centralité », ne peut plus se tirer de sa position dans l'espace, ne peut-elle pas du moins se tirer de sa position dans le temps et de l'extrême complexité de son être que souligne cette position temporelle ? Dans l'émergence de ces nouveaux critères, qui redonnent vie à l'anthropofinalisme que Comte avait cru pouvoir, un peu vite, enterrer, il y a là, je pense, une amélioration, un approfondissement, par rapport aux critères simplement spatiaux qui étaient auparavant de mise. Mais gardons-nous de croire que ces nouveaux critères, basés sur la dernière de nos théories cosmologiques, celle du Big Bang, constituent le dernier mot de l'histoire. Tout comme les hommes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, nous ne faisons que partir des données les plus récentes de notre science pour répondre à ces angoissantes questions, aussi chez nous s'agit-il de masse de l'Univers, de neutrino et d'entropie quand chez eux il était question de position, de grandeur et de mouvement. Ne sourions donc pas trop d'eux et rappelons-nous que la marche vers la vérité est, pour nous aussi, encore bien longue. Du reste, n'entendez-vous pas déjà le rire amusé que susciteront nos naïves cogitations auprès des historiens des siècles à venir ?

Pour conclure définitivement, la question que je voudrais vous poser est la suivante : que dirons-nous, dans quelques décennies, de la crise actuelle suscitée par les questions bioéthiques ? Qu'elle nous a permis de mieux cerner la dignité de l'homme en nous aidant à nous débarrasser de certaines notions primitives et enfantines, comme la révolution copernicienne nous a aidé à comprendre que la grandeur de l'homme n'exigeait pas sa centralité pas plus qu'elle ne se mesurait à la taille de sa planète, ou bien au contraire la crise actuelle nous aura-t-elle contraint à renoncer à certaines idées qui, aujourd'hui, nous paraissent constitutives de la dignité humaine ? Autrement dit, sera-t-elle l'occasion d'un approfondissement ou d'un renoncement ?